

31 AOÛT 1942



Premières et dernières pages
signées par
Mario Séguin

Avec la collaboration et la complicité de
France Roy
Danielle Aubut
Daniel Lalonde
du collectif
La Jarre à Voyelles Enjôleuses

XV^e course à relais — Été 2021
Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)

Avant-propos

Passionné de généalogie, je ne compte plus les heures à effectuer des recherches pour remonter les lignées de mon arbre généalogique. Au fil du temps, j'ai accumulé photos, coupures de journaux et une foule d'autres souvenirs de diverses époques.

Scrupuleusement, j'ai consigné par écrit les histoires que m'ont racontées mes oncles, mes tantes et mon père. Je possède même un enregistrement sonore d'un après-midi en compagnie d'une tante et d'un oncle qui m'ont relaté leur jeunesse et la vie de leurs grands-parents.

Dernièrement, je suis tombé sur un petit trésor. Ce bijou d'archives m'a inspiré ce début d'histoire. Je ne vous en dis pas plus. Sachez seulement que la correspondance signée *Senior Private Gascon R* a été reprise textuellement avec les fautes. Et pour ajouter un peu de véricité à l'histoire, j'ai volontairement commis des fautes dans la correspondance qui la précède.

Le grésillement qui s'échappait du gros appareil radio à ondes courtes *General Electric* s'accroissait et on ne parvenait plus à distinguer la voix de l'annonceur qui se perdait avec toute cette friture sur les ondes. De ses longs doigts fins, Gisèle manipula lentement de gauche à droite le gros bouton afin de diminuer les interférences. Peu bavard, Horace, son père la regardait d'un œil contrarié, comme si c'était la faute de la jeune femme que le son faisait défaut. Ses jeunes frères fuyaient la pièce quand c'était l'heure de la radio. Finalement, la voix se fit entendre, plus nette, plus certaine, plus grave :

Ici Londres. Veuillez maintenant écouter quelques messages personnels :

« Pierrot ressemble à son grand-père. Le facteur s'est endormi.

Il est temps de cueillir les tomates. Les singes ne posent pas de questions.

Les poires sont meilleures que les pêches. »

La voix solennelle de l'annonceur poursuivit avec les dernières nouvelles en provenance de la France :

- Plusieurs convois avaient quitté le pays en direction de l'Allemagne avec à son bord des milliers de juifs.

- Le nombre de soldats canadiens morts lors du débarquement de Dieppe en août 1942 ne cessait d'augmenter. On en dénombrait plus de huit cents maintenant.

Songeuse, Gisèle rêvassait au temps où elle et Robert, son promis, se baladaient en canot sur la rivière. Robert... Où était-il en ce début de novembre 1942 ? Était-il en danger de « l'autre bord » de l'océan ? Pensait-il à elle, à eux et à leur avenir ? Elle réprima un sanglot alors que sa mère la réclamait à la cuisine. Les carottes et les patates l'attendaient sur la table. Munie du couteau, le cœur lourd, elle s'attaqua aux légumes.

— Si t'as pu besoin de moi, maman, je vais aller au bureau de poste avant le souper.

— Mais tu es allée hier, Gisèle, s'exclama la mère en s'essuyant les mains sur son tablier.

La jeune femme de vingt et un ans ne releva pas la remarque. Son cœur réclamait à grand cri une lettre de Robert. Ça faisait maintenant presque 10 mois qu'il s'était enrôlé volontairement. Au moment de la séparation, il lui avait demandé de l'attendre, qu'il reviendrait et tout serait comme avant. Patiemment, elle termina la préparation des légumes et s'éclipça de la maison vêtue de son chapeau de semaine, d'un petit sac à main qui avait vu des jours meilleurs et d'une pelisse. Elle était prête à affronter les éléments de la nature pour une seule lettre, une toute petite lettre de son Robert.

Sa tante Bernadette la vit franchir le seuil du bureau de poste et elle s'empressa de lui faire des grands signes derrière son comptoir.

— Viens vite, Gisèle. Il y a une lettre pour toi. Ça vient de l'armée. C'est sûrement de ton Robert.

Énervée, Gisèle manqua d'échapper son sac de provisions lourdement sur le plancher. Elle prit l'enveloppe que lui tendait sa tante et elle la porta à son cœur. Puis, elle huma la missive, souhaitant secrètement que Robert l'ait parfumée ! Mais, comment pourrait-il embaumer une lettre de parfum dans une tranchée au milieu des horreurs de la guerre. Vraiment ! Elle enfouit la précieuse lettre dans son sac à main et remercia sa tante.

De retour chez elle, à la lueur d'une lampe à l'huile, car son père économisait l'électricité en temps de guerre et il ne manquait pas une occasion pour rappeler à sa femme et ses enfants qu'il fallait faire leur effort de guerre. Les yeux humides, Gisèle contempla de nouveau la lettre. Habitée maintenant, elle ne s'en faisait plus avec les censures de l'armée. Toute la correspondance était minutieusement épluchée et tout mot qui, aux yeux des autorités ne faisait pas l'affaire, était raturé si fortement qu'on ne pouvait pas deviner ce qui était écrit.

À sa grande surprise, Gisèle découvrit deux morceaux de papiers. Un pour elle et un pour son père. Fébrilement, elle déplia celui qui lui était destiné.

Le régiment de Hull

31 août 1942

Allô ma chérie,

Je t'écris ces quelques mots pour te dire que je suis toujours au Canada. Je ne peux pas te dire où exactement ni quand je quitterai le pays. Tu comprendras. Ne t'inquiète pas, tout ira pour le mieux. Je veux te dire que j'ai ta photo dans ma poche et je la regarde chaque soir. Je m'endort en pensant aux doux moments que nous avons passés avant que je parte pour l'armée. Je veux te marier, Gisèle. Comme on s'est promis. C'est pour ça qu'il y a une lettre pour ton père. Attends-moi, ma bien-aimée.

Ton Robert (Bob pour toi)

Xxx

La curiosité l'emporta sur Gisèle. Les yeux humides, elle parcourut le mot prévu pour son père.

Le régiment de Hull

31 août 1942

Bien cher monsieur.

Je vous écrit ces quelques lignes vous devez vous douter pourquoi je vous écrit car vous comprenez que j'aimerais me marier avec Gisèle car ça fait une couple d'année que je la fréquente. Je ne croit pas quelle soit dans la misère en me prenant car à mon idé je saurrais la faire vivre et elle va rester chez nous car j'ai ma chambre à moi et j'aimerais me marier aux fêtes l'année prochaine. Maintenant, je termine ma demande et vous pourrez donner la réponse à Gisèle.

Senior Private Gascon R.

Deuxième partie – France Roy

Au comble de l'émotion, Gisèle se dirigea discrètement vers sa chambre. Les larmes sur ses joues avaient le goût du bonheur. Il s'était écoulé deux longs mois depuis la rédaction de cette lettre alors que son Bob était vivant et bien portant. Maintenant, qu'en était-il ?

Le souper était prêt et l'appel de sa mère la ramena à la réalité. Toute la famille, attablée, remarqua ses yeux rougis et chacun pensa sur le coup qu'elle venait d'apprendre une mauvaise nouvelle. Mais un sourire illumina son regard et comprenant l'inquiétude de ses proches, elle se contenta de leur dire simplement : *J'ai eu des nouvelles de Robert. Il va bien.*

Après avoir aidé sa mère à la corvée de vaisselle, elle se réfugia dans sa chambre et à la lueur d'une chandelle, relut des dizaines de fois les mots porteurs d'amour et d'espoir et elle aussi s'abandonna aux souvenirs de leurs étreintes amoureuses. Elle attendit la fin de la soirée avant de remettre la lettre à son père.

— Robert vous a écrit.

Avec précaution, Horace prit le morceau de papier qui lui était adressé et alla vers sa femme qui l'aïda à en déchiffrer l'écriture.

— Ouais, c'est une belle intention de sa part. C'est sérieux, une demande en mariage, Gisèle. Ta mère pis moi, on va s'en parler, on va dormir là-dessus pis j'te donnerai ma réponse demain. Bonne nuit, ma fille !

Elle fut surprise que ses parents aient besoin d'y réfléchir. Après tout, il est dans la famille depuis plus de deux ans et tous savent que leur fréquentation est sérieuse. Mais ce n'est pas ce contretemps qui allait tarir sa joie et ce soir-là, des rêveries plein la tête, elle s'endormit tendrement blottie dans les bras de son amant.

Robert s'enrôla volontairement pour le service général en février 1942, attiré par la fierté de servir son pays. Malgré que la conscription n'ait pas été obligatoire, elle fût largement encouragée par le gouvernement. La propagande diffusée à la radio lors des campagnes de recrutement, les films montrant les nouveaux conscrits canadiens-français à l'entraînement heureux de leur sort, la publicité dans les journaux encourageant la jeunesse à se joindre à l'Armée canadienne l'ont convaincu. Le salaire assuré pour un soldat de 1,30 \$ par jour n'était pas des plus élevé mais l'espoir de se faire une place enviable lui parut aussi possible que pour ses compatriotes anglophones qui eux répondirent massivement à l'invitation du Canada dès le début de la guerre. Gisèle a bien essayé de le dissuader mais sans succès. Après avoir passé un examen médical, il fut recruté et considéré apte à débiter l'entraînement à titre de soldat d'infanterie.

Contrairement à son habitude, Gisèle s'était levée la première pour préparer le petit déjeuner de la famille quand son père arriva le premier dans la cuisine. Elle n'attendit pas qu'il se soit assis à la table avant de s'enquérir de sa réponse.

— Écoute Gisèle, ta mère pis moi on en a parlé. Le mariage, c'est pour la vie. Ton Robert, c'est un ben bon garçon. On en a confiance. Tu serais ben avec lui, c'est certain. Mais... on sait pas qu'est-ce que la guerre va faire de lui.

— Papa, c'est pas un problème. Quand les vétérans vont revenir, ils vont être des héros. Les jobs vont pas manquer. Le gouvernement va les aider, il l'a promis. Jamais mon Robert me ferait vivre dans la misère.

— C'est justement Gisèle, est-ce que ton Robert va revenir ? Pis si oui, comment ? Estropié ? Ou ben pire, dans une boîte couverte du drapeau rouge de l'Union Jack ? Vaut mieux attendre, ma fille, pour voir comment tout ça va finir avant d'y répondre. Si c'est pour le mieux, j'te promets que j'vas dire oui.

Gisèle lui arracha rageusement la lettre des mains, sans dire un mot et s'enfuit dans sa chambre. Horace n'avalait rien, prit son manteau et sortit précipitamment de la maison. Quelques minutes plus tard, Gisèle en fit autant. Elle marcha des heures dans les rues de son quartier, pensive et accablée par la réponse de son père. Comment pourrait-elle apprendre à Robert qu'il refuse de lui accorder sa main pour des raisons qu'elle n'ose même pas imaginer tant elle a peur d'influencer le destin ? Quelques mots ont suffi pour anéantir leur projet d'avenir. Le courage de son homme qui affronte les pires dangers, soutenu par la promesse et la force de leur amour, réduit à rien par la lâcheté de son père ? Non, elle ne laissera jamais tomber son Bob, même si on le lui ramène en mille morceaux ! De retour chez elle, elle s'empressa de lui répondre.

Hull, 07 novembre 1942,

Allô mon amour,

Ça fait deux mois que tu m'as écrit et je viens juste de recevoir ta lettre. Je sais pas où tu es rendu maintenant mais pour moi tu es tout proche dans mon cœur. Tu peux pas savoir comme ta demande en mariage me rend heureuse. On s'est promis de s'aimer et de se marier quand tu pourras. Je vais toujours t'attendre Bob quoiqu'il arrive et je vais t'aimer toute ma vie. Je m'endors en pensant à toi, je rêve de toi et toute la journée je prie pour ton retour.

Ta Gisèle pour toujours

xxx

P.S. J'ai remis ta lettre à mon père. Il a dit oui.

Troisième partie – Danielle Aubut

Quand Gisèle revint d'avoir posté sa lettre, sa mère la regarda silencieusement en lui montrant une chaise à la table de cuisine. Gisèle aimait sa mère Alice mais redoutait sa perspicacité en ce moment. Ce n'était pas le temps de discuter. Elle obtempéra donc sans rechigner tout en craignant un questionnaire. Mais sa mère sortit une assiette du réchaud.

— Tiens, je t'ai gardé à dîner.

— J'ai pas ben faim, sa mère.

— Ben, si tu penses que tu vas passer en dessous de la table ! C'est pas le temps de te rendre malade. J'ai ben besoin de toi. Qu'est-ce que tu nous rapportes là ?

— Ça ? C'est ma tante Bernadette qui te l'envoie en cadeau: c'est un livre de recettes publié par le cercle. Une levée de fonds pour l'effort de guerre. C'est *faitte* en rapport avec les coupons, le rationnement. Pour donner des idées.

— Ah ! Il faut ben faire avec les moyens du bord. Les directives de MacKenzie King sont claires. À ce sujet-là, tu me feras penser de donner les os de viande aux garçons pour qu'ils les ramènent chez le boucher.

Gisèle songea encore avec étonnement à la participation des familles à l'effort de guerre, à la colle pour les usines d'avions tirée de ces os, à la glycérine fabriquée à partir de la graisse de cuisine qu'ils filtraient avec diligence. Ils ramassaient aussi le verre, le métal, le papier, ils triaient la laine, le coton blanc, le coton de couleur... C'est avec ferveur que la jeune femme faisait tout ce qu'elle pouvait.

Alice lui serra l'épaule en s'asseyant après l'avoir servie :

— Je ferai pas comme si je savais pas que t'es chamboulée. Bernadette te donne un livre de recettes, donc t'es allée à la poste pour porter ta réponse à ton promis. T'as pas à m'en dire plus. C'est pas facile, Gisèle,

ce qui t'arrive. Pense pas que ta vieille mère a pas de sentiment. Je prie la bonne Sainte Anne pour lui. Mais tu sais, il paraîtrait que ben des Canadiens rongent leurs freins en Angleterre en attendant d'être envoyés au front. C'est p'tête mieux d'même en ce qui le concerne.

Un silence s'établit entre mère et fille. Un silence complice. Dans lequel s'éleva la voix de l'annonceur:

Ici Londres. Veuillez maintenant écouter quelques messages personnels:

« On n'apprend pas à un vieux singe à faire des grimaces. Au clair de la lune, les céleris sont aussi gris. Thomas a pris son mal en patience. 57 + 12 = 22 pour la grande Pauline. »

Alice feuilleta le livre de cuisine.

— Regarde, on pourrait lui envoyer ça dans une boîte de fer blanc. Carrés aux fruits outremer, overseas fruit bars... Ça arriverait p'tête pour Noël. Ils donnent les dimensions du règlement: 12 pouces par $\frac{3}{4}$ de pouce. Ça prend des raisins secs pis j'ai encore un peu de sucre, pis du sirop de poteau, des noix, d'la farine, du bon beurre... On s'y met ?

Le coeur de Gisèle se serra de reconnaissance. Elle était touchée par le sacrifice d'utiliser la part de la famille des aliments rationnés. Elles se mirent à l'ouvrage.

La rivière et ses souvenirs appelèrent la promesse en fin de journée. Elle descendit vers le quai et retrouva en solitaire la grosse roche de leur premier baiser. Gisèle sentit ses joues s'empourprer et sourit à la pensée du peu de retenue qu'elle avait démontré alors. Tout ce monde d'émoi qui s'était ouvert à elle, tel un tremblement de terre.

Devant elle, la Gatineau courait comme si de rien n'était. C'en était agaçant. Comme si les Fêtes ne menaçaient pas d'être si tristes, comme si elle ne retenait pas constamment ses peurs tapies au fond du ventre. Sur la rive, le miroitement du soleil couchant se reflétait sous les feuilles se

balançant au vent. Un mouvement paisible. La vie est si contradictoire. Cette douceur, les cris joyeux de ses frères qui jouaient à la guerre... Toute cette horreur prendra sûrement fin, et son mariage aura lieu, et elle aura sa famille dans cette maison qu'ils bâtiront.

Gisèle prit le chemin du retour pour rejoindre les siens. C'était l'heure de s'installer pour le chapelet à la radio. Mais une toute autre scène l'accueillit : sa mère semblait endormie dans la berceuse, son père pleurait en tenant sa main inerte et ses quatre frères étaient au fond de la pièce, retenus par Wilfrid le plus vieux qui faisait son brave mais n'en menait pas large. Tous tournèrent les yeux vers elle, effrayés par la mort soudaine de celle qui était le cœur de leur foyer. Gisèle recevait leur peur, leur besoin d'être rassurés, mais ce qu'elle ressentait aussi c'était une immense colère face au destin. Sa vie venait de basculer.

Quatrième partie – *Daniel Lalonde*

Étendu sur son lit à l'hôpital militaire, le soldat première classe Robert Gascon transpirait à grosses gouttes. Non pas qu'il fasse trop chaud : en Angleterre, en novembre, le froid humide transperce. Dans le dortoir du troisième étage, seuls les lits les plus près étaient faiblement réchauffés par la petite fournaise au charbon qui ne diffusait qu'une maigre chaleur et presque autant de fumée.

Ce n'était pas ça qui le faisait transpirer. En novembre 1942, Robert Gascon menait de front plusieurs combats.

Tout d'abord, il affrontait la douleur. Depuis cinq semaines. En temps de guerre, les ressources sont rares, dont la morphine. Depuis cinq semaines, la vie de Robert n'était qu'un long calvaire. La nuit, il parvenait à s'évader pour quelques courtes heures d'inconscience agitée, hantée par les pires démons qui puissent brûler l'esprit des pauvres mortels. Quand il ouvrait les yeux, son regard perdu dans l'obscurité ne faisait plus la différence entre l'enfer de la guerre insensée qu'il menait seul, et les cauchemars auxquels il ne pouvait plus échapper, même inconscient. Quand la douleur le ramenait au monde des vivants, il échappait à Charybde pour être livré à Scilla.

Robert Gascon affrontait aussi l'infection. Celui-là est un ennemi plus sournois. Le petit Canadien-français n'aurait pas pu le reconnaître même si l'infirmière qui changeait ses pansements l'avait laissé voir sa blessure. Tout ce qu'il sentait, c'était la douleur qui le terrassait quand le médecin débridait la plaie, la lèvre plissée par une moue soucieuse, et l'odeur qui régnait comme les miasmes putrides sortis de l'enfer.

Robert Gascon n'aurait pas pu nommer son ennemi. Il ignorait ce qu'il lui réservait. Quand même, il était inquiet quand il voyait les médecins se concerter à voix basse sur un ton qui ne rassurait pas.

Il était Canadien-français. Lui restait donc le réflexe de se tourner vers Dieu, celui que la Sainte Église Catholique Romaine interdit d'oublier.

Le jour venu, il tendit sa seule main valide vers sa table de chevet pour y retrouver les menus objets qui le rattachaient à ses proches, à son patelin et à sa belle. Qui le rattachaient à la vie.

À ce chevet, une petite liasse de lettres plissée et tachée par ce long séjour dans la poche intérieure de sa vareuse, appuyée contre sa poitrine. Il s'en saisit du bout des doigts. Des images firent surface du fond de sa mémoire.

Robert Gascon, soldat première classe, n'a pas vu le visage de l'ennemi. La torpille lancée par un U Boot sournois est restée invisible. Pour un long moment d'éternité, tout l'univers ne fut plus que le sang, l'acier et le feu qu'elle libéra. Des dizaines de ses camarades furent tués sur le coup.

D'autres moins chanceux périrent lentement, prisonniers des cales du navire mortellement blessé. L'océan Atlantique est sombre et glacial. Fils d'Atlas roi des Atlantes, il ne rend jamais les proies qu'il engloutit. L'Atlantique n'est pas cruel : il est simplement indifférent.

Robert Gascon et une poignée de ses camarades connurent un sort moins funeste. Ils purent prendre place dans un canot et descendre vers les eaux glaciales, noircies de l'huile empoisonnée qui fuyait des flancs du navire éventré. Autour d'eux, le grondement des flammes, le hurlement des hommes, l'obscurité

de la nuit, noire comme le désespoir. Par miracle ils furent rescapés par un des navires du convoi.

Au chevet de Robert, aussi, un chapelet. Reçu des mains fines et tremblantes de sa belle, au tout dernier matin de leur vie. Reçu une seconde fois de l'aumônier du régiment, après qu'il l'eut béni. L'aumônier bénit encore Robert et ses camarades agenouillés dans l'herbe devant la gare, juste avant que le train ne les éloigne de tout ce qui avait eu un sens pour eux jusqu'alors.

La dernière image qu'il emportait de Gisèle était du quai d'où elle lui envoyait la main avec ferveur, en devenant de plus en plus petite. Elle pleurait. Lui aussi, mais discrètement.

Aujourd'hui, toute petite au centre de son trésor, presque dérisoire mais si précieuse, la photo que sa Gisèle lui avait remise rappelait ce dernier moment.

Chaque jour, Gisèle Séguin, petite Canadienne du Canton de Hull contribuait modestement à l'effort de guerre. Chaque jour, elle priait la bonne Sainte Vierge d'intercéder auprès de son fils pour qu'il prête vie à son amoureux, et la bonne Sainte Anne pour qu'elle lui donne la force d'un jour retrouver sa patrie et les siens.

Robert Gascon, soldat première classe du Régiment de Hull ne doutait pas qu'un jour il retrouverait les siens, si Dieu le permettait.

Le major John A. Lewis, M.D., médecin-chef de l'Hôpital général canadien numéro 1 posté à Birmingham, était plus inquiet. En temps de guerre, les ressources sont rares. Et en novembre 1942, on ne trouvait pas de pénicilline pour les petits Canadiens blessés au combat.

Conclusion – *Mario Séguin*

Horace contemplait la dépouille de sa femme dans le cercueil. Au risque de se répéter, il murmura à Bernadette qui se tenait à ses côtés qu'elle avait fait une « ben belle job » sur son Alice. Sans vraiment répondre à son beau-frère, Bernadette se pencha et replaça le chapelet dans les mains de la défunte. Le veuf

amorça un ultime rosaire avant le repas du soir. Les jeunes enfants, trop intimidés de voir leur maman étendue dans cette grande boîte au milieu de leur salon, restaient silencieux, craignant les remontrances de leur père.

Le vent s'engouffra dans la cuisine lorsque les trois autres sœurs d'Alice, accompagnées de leurs maris, arrivèrent pour la veillée au corps. Occupée avec le souper, Gisèle leur fit signe d'entrer et, du doigt, leur indiqua Horace, hypnotisé par l'immobilité du corps de sa femme. Le lendemain, on transporterait Alice au lieu de son dernier repos.

Après les funérailles de sa mère, Gisèle se comportait en tant que maîtresse de maison, comme si cela allait de soi. Ses cinq petits frères âgés de 5 à 11 ans ne pouvaient tout simplement pas subvenir à leurs besoins primaires.

La première neige surprit tout le monde à la fin du mois. La jeune femme songea aux Fêtes à venir. Comment aborder le sujet de Noël avec les enfants et son père? Puis, est-ce que son colis amoureuxment préparé avec sa mère s'était rendu jusqu'à Robert ? Tous ces tracas la rongeaient durant la nuit.

Une semaine avant Noël, les garçons partis pour l'école, Horace demeurait assis au bout de la table. Gisèle brassait la soupe qui cuisait lentement sur le gros poêle Bélanger.

— Voulez-vous une autre tasse de thé, papa ?

— Non... Pis, *enwoye* donc. Assis toé deux minutes, ma Gisèle. J'ai affaire à te parler.

Gisèle prit deux tasses et servit le breuvage chaud.

— Je veux te remercier de prendre soin de tes frères, ma Gisèle. Je sais ben que c'est dur, mais les p'tits ont l'air de ben t'aimer.

— Pour les plus grands, ils comprennent la situation. Pour les deux plus jeunes, c'est plus difficile à l'heure d'aller au lit, répondit l'aînée de la fratrie.

— Ce que j'ai à te dire est pas facile pantoute. J'veux que tu restes à la maison pour prendre soin de tes p'tits frères. Même si Robert revient. Je voudrais pas que tu te maries. Enfin, tant que tes frères ne seront pas assez grands. Pis moé, je ne veux pas me remarier. Personne va remplacer mon Alice.

— Ben, papa...

Avant de fondre en larmes devant son père, Gisèle courut à sa chambre pour laisser la place à la douleur, au désarroi et à son impuissance face à la situation de se répandre en eau salée sur son oreiller.

Plus tard, après que la maisonnée fut endormie, Gisèle tira la lettre de son promis de sous sa petite boîte à bijoux. La seule lettre qu'elle avait reçue de Robert. Celle du 31 août 1942. Celle de la demande de mariage. Celle d'une vie à deux. Celle d'un avenir sous le signe du bonheur. Maintenant, tout cela n'était plus qu'un rêve.

Le mois de janvier s'amorça sous des températures sibériennes. Malgré le froid, Gisèle marchait le mille et demi pour aller au village chercher des provisions. Le cœur rempli d'espoir, elle passait la porte du bureau de poste. Chaque fois, le regard de sa tante lui indiquait sa réponse.

Pourquoi ce silence ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Hôpital général canadien numéro 1

Birmingham, Angleterre

Le soldat première classe du Régiment de Hull, Robert Gascon, se réveilla en sueur. Encore à moitié sous l'effet de narcotiques, c'était comme s'il émergeait d'un long couloir brumeux. Soudain, des élancements à sa main lui firent ouvrir les yeux. D'abord lentement et péniblement, puis ils s'agrandirent de stupeur. Ses doigts avaient disparu et un bandage à la hauteur du poignet lui envoyait des signaux de douleur de plus en plus aigus.

L'infirmière de garde s'aperçut que son patient s'apprêtait à arracher le pansement de son poignet. Elle s'approcha rapidement et tout doucement elle prit le bras de Robert et le replaça de l'autre côté de son corps.

— Vous m'avez coupé la main, gémit le soldat entre ses dents.

— Le docteur n'avait plus le choix, soldat Gascon. La blessure ne guérissait plus et le danger de gangrène était imminent. Ne vous en faites pas, nous prendrons soin de vous et nous vous montrerons comment vous servir de votre

bras. Ce sera un peu long, mais je suis certaine que vous y arriverez, soldat Gascon.

Robert détourna le regard. Il devait faire face à cette nouvelle réalité comme il avait fait le choix de s'enrôler dans l'Armée. Accepter la fatalité. Le visage de sa Gisèle surgit à son esprit. Comment lui apprendre l'effroyable nouvelle ?

Le soldat Gascon fut transféré dans une autre aile de l'hôpital. Habitué à la discipline, il respecta scrupuleusement les consignes du médecin et des infirmières. Seule la douleur fantôme de sa main disparue lui rappelait l'amputation et le souvenir de la terrible explosion sur le navire.

Chaque fois qu'il le pouvait, Robert écrivait une courte lettre à Gisèle qu'il remettait ensuite au préposé du courrier. Depuis son arrivée en Angleterre, il n'avait eu aucune nouvelle de sa belle. Devait-il s'inquiéter ? Ses camarades aussi ne recevaient plus de correspondance depuis plusieurs semaines.

En février 1943, le moignon de Robert étant maintenant presque guéri, on l'affecta à des tâches à l'intérieur de l'hôpital. Puisque l'on ne pouvait pas embarquer les soldats blessés pour l'Amérique à cause de la grande présence des Allemands dans l'Atlantique Nord, ceux qui pouvaient travailler étaient réquisitionnés par différentes unités.

Les préoccupations face au silence de Gisèle qui hantait Robert durant le jour, s'estompaient l'heure du sommeil venue et l'angoisse des méandres de la nuit l'assaillait souvent jusqu'à l'aube. Puis, épuisé et parfois désespéré, Morphée l'emportait pour quelques heures dans une torpeur agitée de rêves.

De longs mois s'écoulèrent ainsi pendant toute l'année 1944 et une partie de 1945. De ce côté de l'Atlantique, le soldat Robert Gascon endurci par les horreurs de la guerre qui sévissait en Europe, maîtrisait les inquiétudes qui le rongeaient à propos de sa belle. Son camarade, responsable de la livraison du courrier, secouait la tête chaque jour en sa direction.

Au Québec, la belle Gisèle n'avait pas oublié son Bob. Trois ans sans nouvelles de lui. Trois ans à se torturer les méninges pour savoir s'il était toujours de ce monde. Toutes les démarches entreprises auprès de l'Armée canadienne pour

connaître le sort de son homme n’avaient abouti à rien. Les autorités militaires ne divulguaient aucun renseignement. Cette seule lettre d’août 1942 la reliait à son fiancé.

Gisèle désespérait d’avoir des nouvelles de son Robert depuis que l’on avait annoncé à la radio et dans les journaux que la guerre était finie. Comme elle n’avait pas été informée qu’il était décédé au combat, elle gardait toujours espoir qu’il ne l’ait pas oublié. Puis, un beau matin de décembre, la tante Bernadette plaça bien à la vue dans la porte du bureau de poste un carton sur lequel était inscrit « Fermé pour une heure ». D’un pas rapide et soutenu, elle parcourut la distance qui la séparait de la maison de son beau-frère Horace.

— Gisèle, s’écria-t-elle lorsqu’elle eut frappé deux petits coups à la porte. Gisèle ! J’ai une lettre pour toi. Une lettre de l’Armée. C’est sûrement des nouvelles de ton Robert. Tiens.

Un peu incrédule, les yeux baignant dans les larmes, Gisèle s’essuya les mains et saisit l’enveloppe tendue par sa tante. À l’aide d’un couteau de cuisine, elle décolla rapidement le rabat et extirpa une missive pliée en deux.

— Ça vient du Ministère de la Défense Nationale.

Émue, elle se racla la gorge avant de lire à haute voix.

*Quartiers généraux,
Région militaire No.5
Québec, le 17 décembre 1945*

Sujet : D-615655 CPL GASCON R.

Monsieur ou Madame,

Le vétéran dont le nom apparait ci-dessus arrivera d’outre-mer, avec le Régiment de la Chaudière, via New-York, et entrera à la gare du Palais, à Québec, par convoi spécial probablement le 28 décembre. La journée, la date et l’heure exactes seront publiées dans les journaux et annoncées par l’entremise des postes locaux de la radio.

À titre de proches parents du vétéran, vous êtes cordialement invités à vous joindre à nous pour la grande réception officielle qui a été organisée en l’honneur de ceux

qui reviennent d'outre-mer, par les divers comités civils et militaires du district de Québec. Les invités sont priés de se rendre d'eux-mêmes à la Salle des exercices militaires, Grande Allée, où ils pourront rencontrer intimement les vétérans de retour, immédiatement après la parade. La plupart des journaux de Québec annonceront à l'avance le programme de la Fête.

Il y a tout lieu de croire que les invités civils et militaires qui désireront retourner chez eux après la réception trouveront l'accommodation nécessaire dans les trains réguliers ou spéciaux qui circuleront ce jour-là. On prie les invités de bien noter qu'ils ne pourront pas voyager sur les trains de troupes.

*Le Comité de réception
Quartiers-généraux
Région Militaire No. 5*

— Enfin... il s'en vient. Il est de retour. Il faut absolument que j'aille à Québec. Ça fait trop longtemps que j'attends. Même si je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis trois ans, je veux être là quand il débarquera à Québec. Je sais qu'il ne m'a pas oubliée. Mon Dieu, que va penser mon père ?

— Ne t'inquiète pas, Gisèle. Je vais m'occuper des enfants pendant ces quelques jours, pis je parlerai à ton père. Sois forte, Gisèle. Prépare-toi à toute éventualité.

— Qu'est-ce que tu veux dire, ma tante ?

— Je te dis de prévoir le pire. Ça se peut qu'il ait oublié les sentiments qu'il avait pour toi. Ça fait quand même plus de trois ans...

— Ne dis pas ça...

Le sifflement du train signala son entrée à la gare du Palais de Québec ce 28 décembre 1945. Des banderoles décoraient les rues et malgré le froid, la foule se massait sur les trottoirs dans l'espoir de voir leur proche passer près d'eux. La fanfare de l'armée ouvrait la parade. Partout, les gens lançaient des confettis et criaient leur joie de voir les vétérans défilier, le dos bien droit, le regard sérieux. Quelques-uns affichaient un sourire discret à constater l'ampleur de la fête que la population leur avait réservée.

Parmi les gens réunis sur le trottoir de la Grande Allée pour accueillir les vaillants soldats de l'Armée, Gisèle se tenait bien droite, déterminée à ne pas pleurer. Presque trois ans s'étaient écoulés depuis le départ de Robert. Elle ne l'avait pas oublié. Elle ne l'oublierait jamais. À cause de sa petite taille, elle pouvait seulement entrevoir entre les personnes les militaires marcher. Son cœur battait très fort. Même si elle ne parvenait pas à voir son Bob dans la parade, elle le retrouverait à la Salle des exercices militaires sous peu.

À l'entrée des quartiers généraux de l'Armée, la foule bourdonnait comme une ruche d'abeilles en effervescence. On se bousculait pour se frayer un chemin vers son proche. Le spectacle qu'offraient tous ces gens ne réussissait pas à ébranler Gisèle. Elle guettait l'instant où les soldats pénétreraient dans l'édifice. Elle reconnaîtrait son Robert à sa grande taille.

Le soldat de première classe Robert Gascon n'osait scruter la foule qui manifestait son euphorie. Anxieux et le cœur serré, il marchait d'un pas assuré. Au centre de sa rangée, sa main était dissimulée des regards.

Qui avait été informé de son retour ? Est-ce que Gisèle l'attendait ici, à Québec ? L'avait-elle oublié ? Toutes ces lettres demeurées sans réponse. Était-elle mariée à un autre ?

Dans la Salle des exercices militaires, on avait organisé des kiosques identifiant les régions pour faciliter les retrouvailles. Lorsque tous les vétérans eurent regagné leurs compagnons régionaux, les portes s'ouvrirent pour laisser passer les proches. Les gens couraient partout sans prendre le temps de regarder le nom des kiosques. Des cris de joie, des hurlements de stupeur, des crises de larmes. Un grand brouhaha régnait dans l'immense salle aménagée pour les retrouvailles.

Le regard de Robert parcourut la pièce à la recherche des yeux de sa belle. Il la vit, toute petite dans son manteau. Elle l'avait attendu. Comme elle le lui avait toujours dit depuis le début. Elle avait peine à se frayer un chemin parmi la foule.

Le bonheur de retrouver sa belle Gisèle s'évapora d'un coup et la peur le noua sur place. Son estomac lui faisait mal. Que penserait-elle en voyant

son infirmité ? Cette main gauche absente qui devait recevoir l'anneau du mariage.

Voudra-t-elle d'un estropié de la guerre comme mari ? Et Horace. Que dirait-il d'un futur gendre éclopé ?

F I N